



GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

n° 14 – janvier 2010

Nouveaux médias et dynamiques des langues dans l'espace francophone

Numéro dirigé par Papa Alioune Ndao & Abou Bakry Kébé

SOMMAIRE

Papa Alioune Ndao & Abou Bakry Kébé : *Présentation*

Camille Roger Abolou : *Langues, dynamiques des médias audiovisuels et aménagement médiato-linguistique en Afrique francophone*

Papa Alioune Ndao & Abou Bakry Kébé : *Langues et médias au Sénégal : une expérience de normalisation langagière par les journalistes des radios privées. Enjeux et limites*

Papa Alioune Sow : *Normes et discursivités. Le « parler jeune » dans les émissions radiophoniques*

Nataša Raschi : *La variation du français à travers l'analyse des quotidiens burkinabè*

Ferdinand Njoh Komé : *Les interlectes de la francophonie camerounaise à la une des journaux*

Germain Eba'a : *Regards sur les pratiques et usages linguistiques des Camerounais sur Internet*

Kristin Vold Lexander : *Le wolof et la communication personnelle médiatisée par Internet à Dakar*

Gudrun Ledegen & Jacky Simonin : *Médias et pratiques langagières à La Réunion : accélérateur sociolinguistique et diglossie en sourdine*

LE WOLOF ET LA COMMUNICATION PERSONNELLE MEDIATISEE PAR INTERNET A DAKAR

Kristin Vold LEXANDER

Université d'Oslo

D'origine états-unienne, Internet était anglophone de naissance. L'anglais devenait la première langue d'Internet aussi hors les Etats-Unis, lorsque ce médium s'étendait à d'autres coins du monde. Pour ceux qui s'inquiétaient de l'hégémonie globale de l'anglais, la Toile en était ainsi encore un vecteur. Pourtant, les internautes d'origine anglophone comptent pour une partie décroissante des navigateurs (Danet et Herring, 2007 : 4) et certains trouvent en ce médium un soutien aux langues menacées d'extinction (*op.cit.* : 21, McClure, 2001). De plus, on constate que des langues et des registres habituellement associés à la communication orale sont utilisés dans la communication écrite médiatisée par Internet ; des études ont été menées entre autres sur l'arabe vernaculaire marocain, dans les forums de discussion (Atifi, 2007), sur le créole de la Jamaïque, dans les courriels (Hinrichs, 2006) et sur le créole réunionnais dans le chat (Ledegen et Richard, 2007). Ces études font partie d'un nombre croissant d'études sociolinguistiques de la communication médiatisée par les nouvelles technologies de l'information et de la communication (NTIC). Les études portant sur les langues de l'Afrique subsaharienne, pourtant, brillent par leur absence, à quelques exceptions près (Mafu, 2004 ; Deumert et Masinyana, 2008).

Essono (2004) s'interroge sur les rapports entre les NTIC et les langues nationales du Cameroun en constatant que « [...] *l'un peut faire disparaître l'autre si rien de révolutionnaire et d'humain, de profond et de décisif, de politique et de courageux n'est envisagé* » (*op.cit.* : 308). Il estime pourtant que les NTIC s'offrent comme « *l'occasion rêvée pour l'éclosion de nos langues* » (*ibid.*). Emile Camara *et al.* (1995 : s. p.) redoutent aussi que les langues africaines soient de plus en plus marginalisées si des mesures ne sont pas prises par rapport à leur usage sur le web : « *il risque fort d'entraîner un nivellement linguistique et culturel* » (*op.cit.* : « Introduction »). Pour les auteurs, « *l'informatisation des langues est une étape nécessaire à leur survie dans la nouvelle société d'information* » (*op.cit.* : « Résumé »).

Si les mesures à prendre sont importantes, sous la forme d'une politique linguistique concernant l'usage informatique, leurs résultats dépendent des usages que font et feront les

internauts des langues dans les NTIC. L'informatisation des langues n'aura pas d'effet si les navigateurs n'utilisent que le français ou l'anglais. C'est dans cette optique que le présent article examine l'usage du wolof dans la communication personnelle sur Internet, dans le « tchat », les courriels et la messagerie instantanée de quelques étudiants sénégalais. Alors que le français est la langue unique des activités écrites estudiantines, les étudiants mobilisent leur bilinguisme dans la communication électronique comme dans les interactions spontanées. Il apparaît alors que les usages des langues nationales dans la communication à travers les NTIC contribuent à leur ouvrir le domaine de l'écrit.

Dans un premier temps, j'introduis le contexte sénégalais et je présente quelques aspects de l'usage des langues nationales, notamment du wolof et du pulaar, sur Internet. Dans l'analyse du corpus collecté auprès des étudiants, je m'intéresse à l'importance quantitative du wolof dans les textes, aux fonctions des alternances des langues dans la communication et aux caractéristiques orthographiques du wolof. Les particularités des textes analysés pourraient aller dans le sens d'un code mixte émergent à l'écrit à travers les NTIC.

Le contexte sociolinguistique sénégalais

On parle une vingtaine de langues au Sénégal. Le français y est la langue officielle, alors que les langues autochtones qui sont codifiées ont le statut de langues nationales¹. Parmi ces langues, le wolof est parlé par la grande majorité de la population, comme première ou deuxième langue. A l'écrit, les langues nationales sont marginalisées par rapport au français, seule langue d'instruction dans le système scolaire formel. Elles sont réservées à l'alphabétisation des adultes et quatre d'entre elles sont enseignées comme matières à l'Université Cheikh Anta Diop (UCAD) de Dakar. Un certain nombre d'œuvres littéraires sont écrites en ces langues, en wolof et en pulaar surtout. Ces usages se réfèrent à l'orthographe officielle, alors que le wolof présent sur des murs et sur des affiches de publicité à Dakar est écrit suivant une orthographe qui emprunte surtout à celle du français.

Les dernières années, on a vu l'émergence de l'usage des langues nationales à l'écrit dans un nouveau domaine, celui des nouvelles technologies de l'information et de la communication. Afin d'étudier ces pratiques, j'ai collecté un corpus de la communication médiatisée par les NTIC auprès d'un groupe d'étudiants de l'Université de Dakar. Au cours de trois séjours, de 2005 à 2007, j'ai recueilli des textes (courriels, conversations de la messagerie instantanée, SMS), et exécuté des entretiens où les informateurs expliquent le contexte des textes et interprètent leurs choix linguistiques. Enfin, j'ai observé les activités des étudiants sur Internet pour ensuite les discuter dans des entretiens individuels et en groupe. Il en résulte un corpus multilingue, commenté par les scripteurs, où figurent six langues différentes, le wolof, le pulaar, le français, l'arabe, l'anglais et l'espagnol. Dans ce qui suit, je me concentre sur l'usage du wolof en contact avec celui du français et de l'anglais.

Internet au Sénégal

Le Sénégal est officiellement connecté à l'Internet depuis 1996. La même année, le premier cybercafé à Dakar, Metissacana, est ouvert (Lafite, 2001 : 3, Bâ, 2003 : 16). Les tarifs de connexion sont parmi les plus bas de l'Afrique et ils ont connu un déclin rapide : en 2001, l'heure de connexion à Dakar était d'environ 1000 francs Cfa (environ 2 euros) (Lafite, 2001 ;

¹ En 1968, avec le décret no 68-871, relatif à la transcription des six langues nationales, les six langues wolof, pulaar, sereer, mandinka, soninke et joola acquièrent le statut de langues nationales et leur transcription est fixée. La Constitution de 2001 accorde à toute langue autochtone le statut de langue nationale quand elle est codifiée.

Guignard, 2004) tandis qu'au moment de mes études sur le terrain, on payait 150 francs Cfa (environ 0,25 euro) au campus et 300 francs Cfa hors campus pour une heure de navigation. De plus, les prix de la connexion privée baissent et un nombre grandissant de citoyens sénégalais a désormais le moyen de naviguer sur la Toile.

Certaines initiatives formelles ont été prises pour favoriser l'usage du wolof dans le domaine de l'informatique au Sénégal. En 2002, Arame Fall a publié un dictionnaire informatique trilingue français-anglais-wolof, *Baatukaayu x@mtéef* (« lexique informatique »), (*Batik* 107, 2008). Plus récemment, 2148 termes d'informatique ont été traduits en wolof pour la localisation de Windows Vista et d'Office 2007 par le Département de linguistique de la Faculté des Lettres et Sciences humaines de l'Université de Dakar et la société Solutions et Services Informatiques en partenariat avec Microsoft (*op.cit.*).

Il existe aussi des pages web réservées aux langues nationales. *Pulaagu.com* est ouvert depuis février 2008, initié par *The Pulaar project*². L'accueil du site est en pulaar et on y trouve des articles et des informations en pulaar, traduits en français, et il y a aussi des liens aux articles en français. Toujours dans une perspective militante et pédagogique, on a créé des sites sur l'encyclopédie virtuelle *wikipedia.org* en langues parlées au Sénégal : en wolof, en pulaar et en bamanankan (bambara)³. Le contenu de ces pages est pourtant encore peu volumineux. Il existe également des lexiques bilingues et des cours pour ceux qui désirent apprendre des langues nationales sur Internet.

Sur la majorité, pour ne pas dire la quasi-totalité des sites exprimant une identité sénégalaise, c'est le français qui domine. Pourtant, à partir de ces adresses URL (*planete-senegal.com*, *senediaspora.com*, *seneweb.com*, *senegalaisement.com*, etc.), on peut accéder à des forums de discussion réservés aux langues nationales. Il s'agit surtout des discussions en et sur le pulaar et le wolof, souvent à des fins pédagogiques. Le recours au wolof dans les discussions non réservées aux langues nationales est un indicateur plus sûr d'une acceptation du wolof comme moyen de communication sur Internet. On trouve le wolof dans les discussions autour des articles des journaux sur la Toile⁴, par exemple, ainsi que dans des forums sur d'autres pages, tels *seneweb.com*, site culturel, et *santati.net*, site de la confrérie musulmane mouride. Ces pages web sont populaires, aussi parmi ceux qui ne s'intéressent pas aux questions de langue. Le wolof s'emploie également dans la communication plus personnelle sur Internet, comme nous allons le voir dans ce qui suit.

La communication personnelle sur Internet

Trois types de communication sur Internet seront abordés. Je présente dans un premier temps quelques exemples de l'usage du wolof sur des sites de rencontres, c'est-à-dire dans des textes dont le scripteur ne connaît pas le ou les lecteurs, ce que les informateurs appellent le « *tchat* ». Ensuite, je passe à la communication avec des personnes connues par le scripteur, à travers le courriel et la messagerie instantanée. J'indique d'abord l'importance quantitative de l'emploi du wolof dans les textes collectés, puis j'analyse les fonctions remplies par cette langue. Finalement, je présente les caractéristiques orthographiques du wolof dans les trois types de textes et je discute des causes – et des effets possibles – des choix graphiques.

² http://portal.unesco.org/culture/fr/ev.php-URL_ID=36383&URL_DO=DO_PRINTPAGE&URL_SECTION=201.html, consulté le 01.07.2008.

³ www.ff.wikipedia.org (pulaar), www.wo.wikipedia.org (wolof), www.bm.wikipedia.org (bamanankan, bambara), consulté le 24.09.08.

⁴ www.walf.sn, www.xibar.net, www.rewmi.com, par exemple.

Le « *tchatte* »

Si l'on regarde les écrans dans les cybercafés de Dakar, on peut constater que beaucoup de clients naviguent sur des sites de rencontres. Certaines étudiantes méprisent ce genre de communication, mais un grand nombre de leurs collègues visitent souvent des sites de rencontres quand ils se connectent. Il en existe plusieurs, comme 123love.com, amour.com, amitie.fr et d'autres. L'internaute qui veut y communiquer doit prendre un pseudonyme et ensuite indiquer quelques renseignements sur sa personne (âge, location, objectif de la communication ou un message aux autres internautes, etc.). Ces renseignements forment un profil qui apparaît sur l'écran des autres personnes connectées au site et ils peuvent lui envoyer des messages auxquels le créateur du profil peut répondre.

Selon mes observations, les pseudonymes des Sénégalais sont le plus souvent en français. Certains sont en wolof, d'autres en anglais. Parmi les pseudonymes wolof observés, il y a *mbeugel* (« amour »), *sama lackou rew* (« la langue de mon pays »), *lounekh* (« (qui est) bon/sexy »). C'est le français qui domine dans les messages envoyés, mais le wolof est aussi utilisé, à côté de certains mots anglais. Personne ne peut savoir si l'âge, le sexe ou la location donnés dans le profil correspondent à l'identité réelle du navigateur. Dans les sites que j'ai observés, le profil n'est pas enregistré et il faut en recréer chaque fois qu'on se connecte, ce qui encourage probablement la variation des renseignements donnés. Le langage est ainsi important pour se présenter. « Adja », qui est haal-pulaar, dit qu'elle a une fois mis *sereer* comme identité ethnique dans son profil. Elle a ensuite reçu des messages en *sereer* qu'elle n'a pas compris et sa fausse identité a été révélée. « Adama », raconte qu'il fait souvent semblant d'être un Blanc, à l'aide de son langage, « le français des Blancs », le pseudonyme et le profil, pour entrer en contact avec des filles, « qui ne cherchent que les Blancs ». Il leur donne ensuite des faux rendez-vous « pour les éduquer », dit-il.

Adja est lycéenne, âgée de 20 ans et elle vit dans la banlieue de Dakar. Depuis deux ans, elle va souvent dans les cybercafés de son quartier, pour communiquer et pour rechercher de l'information afin de se préparer aux cours. Le *tchatte* paraît surtout être un passe-temps. Je l'observe tchatcher sur 123love.com. Elle prend *ndanane* (« quelqu'un d'intéressant ») comme pseudonyme, le même que l'internaute avant elle, et elle met 28 ans comme âge après quelques hésitations. Dès que son profil est publié sur le site, elle reçoit des messages en masse, et la communication la fait rire. Les messages, dont certains sont en wolof, contiennent des salutations et des demandes d'avoir son adresse de messagerie instantanée pour y poursuivre la communication⁵.

Extrait 1

Interlocuteur 1 : *nanga def. Salut, lou bess sister*⁶
« ça va ? Salut, quoi de nouveau, sœur ? »
Adja : *dara bess soul.*
« rien de nouveau »

Extrait 2

Adja : *nanga def*
« ça va ? »
Interlocuteur 2 : *mangui fi et toi beug nala xam*
« ça va, et toi ? je veux te connaître »
Adja : *je suis une fille très moche.*
« je suis une fille très moche »

⁵ Dans les exemples, le wolof sera repris en italiques, le français en gras et l'anglais est souligné. Les mots d'emprunts, du français en wolof, sont à la fois en italiques et en gras.

⁶ Ici sont présentées les graphies qui apparaissent dans les textes. L'orthographe « correcte » sera discutée ultérieurement.

L'usage du wolof est relativement modeste et il s'agit surtout de salutations comme ci-dessus. Les navigateurs se servent des salutations utilisées à l'oral, comme *nanga def*, la salutation peut être la plus utilisée à Dakar, *salut* et *lu bès*, salutations typiques pour les jeunes. L'usage de *sister*, emprunt à l'anglais, fréquent dans le langage des jeunes dakarois, peut aussi être compris comme un désir de rendre des caractéristiques du langage oral à l'écrit. Dans l'extrait 2, Adja semble passer au français pour repousser l'interlocuteur qui dit qu'il veut la connaître, en disant qu'elle est moche, ou tout simplement pour rigoler.

Des objectifs d'autodérision semblent aussi motiver l'utilisation du wolof. « Mammadou » met : *coy bu nekh* (« perroquet sexy »), **Sophie 90 ans**, dans son profil, en m'assurant que tout le monde va comprendre que l'âge est faux. Les messages qu'il reçoit jouent sur l'identité créée ; un écrit, par exemple : **salut grand-mère**. Un autre de ses co-internautes annonce dans son profil : **Rencontre saf-safal** (« savoureuse ») **ce soir**. Le wolof est utilisé, comme le français, pour des messages grossiers et pour jouer sur la sexualité, des fonctions non négligeables sur ce genre de sites. L'objectif peut être d'entrer en dialogue sur des thèmes liés à la sexualité, mais dans l'activité observée, il semble que ces messages grossiers soient surtout lancés pour plaisanter.

Le wolof joue ainsi un rôle, même s'il est minoritaire, en tant que ressource linguistique dans le *tchat* : pour rendre le langage parlé, pour rigoler, pour contribuer à la construction d'une identité et pour des messages grossiers, entre autres. Sur les sites de rencontres, le dialogue se limite souvent à quelques échanges de salutations, alors que certains poursuivent de réelles conversations dans la messagerie instantanée.

La messagerie instantanée

La messagerie instantanée (MI) est un service de conversation synchrone, où la communication peut se faire par texte ou par voix, éventuellement par vidéo. Mon intérêt se porte ici sur le premier, la conversation écrite. Pour communiquer sur la MI, il faut que les deux interlocuteurs soient connectés au même logiciel (comme *Yahoo messenger* ou *Windows live messenger*) et qu'ils soient chacun sur la liste des contacts de l'autre. En regardant la liste des contacts, on voit qui est connecté et disponible pour converser et on peut entamer des entretiens avec ceux-ci, à deux ou à plusieurs. On écrit un message et on l'envoie à l'interlocuteur qui le reçoit immédiatement. On n'attend pas nécessairement la réponse de l'autre avant d'envoyer un nouveau message, et les questions et les réponses des participants sont ainsi mélangées, dans une même fenêtre sur l'écran, sans ordre strictement chronologique. Ce texte est conservé le temps que la fenêtre reste ouverte, et on peut regarder tout ce qui a été écrit, par qui et à quelle heure, pendant une même conversation.

Les conversations sur la messagerie instantanée sont caractérisées par leur informalité. L'objectif est de discuter et non de transmettre un message particulier, comme cela peut être le cas dans les courriels, par exemple. Les interlocuteurs se connaissent assez pour avoir obtenu l'adresse de l'autre, ils peuvent être des amis très proches ou bien il se peut qu'ils se soient connus sur Internet. A partir des sites de rencontres, les navigateurs échangent souvent leurs adresses de la MI afin d'y continuer leur conversation et de pouvoir discuter ultérieurement aussi.

Le corpus comprend neuf conversations virtuelles de ce genre. Le tableau 1 ci-dessous montre le degré d'usage de mots du wolof et des autres langues dans ces neuf textes.

Tableau 1 Langues utilisées dans la messagerie instantanée		
Langues	Fréquence des mots	Pourcentage des mots
Français	1236	74 %
Wolof	413	25 %
Anglais	14	1 %
Total	1663	100 %

C'est le français qui domine dans le corpus, avec 74 % des mots dans les conversations, alors qu'un quart des mots, 25 %, sont en wolof. Le nombre de mots wolof varie de conversation en conversation. Trois des conversations sont monolingues, en français, cinq sont marquées par une dominance accentuée du français, alors que l'écart est réduit à 69 mots français contre 67 mots wolof dans la neuvième conversation. C'est cette dernière conversation que nous allons regarder de plus près. Le modèle d'analyse des alternances codiques de Peter Auer (1984, 1995), se basant sur l'analyse conversationnelle, est un outil utile pour l'analyse des conversations virtuelles aussi, comme nous allons le voir dans ce qui suit. L'alternance est considérée comme située dans le développement séquentiel de la conversation et sert à la contextualiser. Selon ce modèle, aucune fonction de l'alternance des langues n'est prédéterminée ; elles sortent de l'analyse séquentielle de la conversation actuelle.

« Maguette » a 25 ans au moment de la conversation et elle fait des études de sociologie. Elle habite en banlieue dakaroise, et dispose en même temps de l'appartement de son frère au centre-ville où il y a la connexion à Internet. Elle y passe souvent l'après-midi pour se connecter et discuter sur la MI. Elle communique avec des amis de l'université et avec des contacts obtenus auprès des sites de rencontres ainsi qu'avec sa sœur qui habite la France. Le wolof est sa première langue et elle l'utilise souvent dans ses conversations. Dans la conversation rendue en partie ci-dessous, le wolof est employé pour saluer et pour rigoler, comme c'était le cas dans le *tchatche* aussi. De plus, les alternances servent ici à marquer des changements dans la conversation et à jouer la langue parlée. Les participants sont au nombre de trois ; à part Maguette, il y a une copine des études, « Mama », et un copain de l'université, « Bach ». Une certaine confusion marque le début de la conversation, qui se déroule en français ; Bach prend Maguette pour Mama et demande finalement à ses deux copines de s'organiser.

Extrait 3.1

Bach : hé concertez vs « eh, concertez-vous »

Bach : tu es folle wa silonek « tu es folle mais ça va ? (litt. tu es dans quoi ?) »

Le passage du français au wolof marque une rupture dans la conversation, une sorte de nouveau début. On peut ainsi rattacher cette alternance au *discourse related codeswitching*, alternance codique liée au discours, comme proposée par Auer (*op.cit.*), c'est-à-dire qu'elle signale un changement dans l'organisation de l'interaction. Bach marque par l'alternance l'introduction d'une nouvelle séquence dans la conversation, il signale qu'il veut terminer la partie introductive, qui ne mène nulle part, pour entreprendre les salutations.

L'échange des salutations, en wolof, est aussi interrompu par une alternance de langue. Maguette passe au français pour déclarer que sa famille manque de bonne, ce qui fait qu'elle a beaucoup de travail à faire à la maison.

⁷ Les mots uniques du wolof ou du français morphologiquement intégrés dans l'autre langue sont considérés comme des emprunts (par exemple *samedi bi* « le samedi » ou *invitewaat* « re-inviter » comptent comme des mots wolof).

Extrait 3.2

- Maguette : malaraw si lo nék
« tu me manques aussi, ça va ? »
- Bach : Yaw messbi gama envoYe nak
« Mais toi-là, le message que tu m'avais envoyé »
- Maguette : *bane mess*
« quel message ? »
- Maguette : TU SAI CA FAI TROI JOUR K JE N'AI PAS DE BONNE
« tu sais, ça fait trois jours que je n'ai pas de bonne »
- Maguette : JE SUIS FATIGUÉ
« je suis fatiguée »

Par ce passage au français, Maguette introduit une nouvelle étape, un nouveau thème, dans un ton plus sérieux, dans leur communication. Nous voyons que les deux alternances citées occupent plus ou moins la même fonction dans la conversation ; elles servent à contraster avec le précédent en marquant une rupture avec le thème et le ton. Dans l'extrait 3.2, Maguette cherche peut-être à éviter le sujet du message dont parle Bach et elle a recours à l'alternance pour détourner la conversation vers autre chose.

Le problème de « bonne » est vite abandonné, pour laisser place à un échange d'insultes ludiques. Maguette accuse Bach d'être un mauvais ami, de l'avoir laissée, en mélangeant le français et le wolof. Mama défend Bach et accuse Maguette de manquer d'éducation.

Extrait 3.3

- Maguette : bach bayi gua ma dé
« Bach, tu m'as vraiment laissée »
- Mama : YAW DAGA KA DIAP
« tu t'occupes de lui, toi ? »
- Maguette : kham
« laisse-moi (insulte) »
- Bach : merçi Mama
« merci Mama »
- Maguette : c'est vré tu m'as laissé
« c'est vrai, tu m'as laissée »
- Mama : KEN YAROULA
« personne ne t'a éduqué »
- Maguette : ohh daguén manko contr mane
« oh, vous êtes contre moi »
- Maguette : sama yar touti gua pr wakhsi
« tu es trop petite pour parler de mon éducation »
- Mama : BOUL KHAROU WAY
« ne te fâche pas »
- Mama : BACH TA PAS COUR KHANA
« Bach, tu n'as pas cours ? »
- Bach : j'auré bien voulu continué mé fo ke j'aille faire cours. bonne soirée
« j'aurais bien voulu continuer, mais (il) faut que j'aille faire cours.
Bonne soirée »

Dans le premier énoncé de l'extrait, Maguette dit en wolof que Bach l'a laissée, ensuite, dans le cinquième énoncé elle reprend la même chose, en français. Ici, l'alternance sert à la répétition, pour faire ressortir le message ou pour l'amplifier (Gumperz 1989 : 77). L'insistance est signalée aussi par les premiers mots : **c'est vrai...** Il est dans l'intérêt de Maguette de reprendre son énoncé, pour souligner que c'est Bach qui est un mauvais ami et

pas elle, comme le suggère Mama. Mama, à son tour, ne se laisse pas affecter par cette alternance et continue à attaquer Maguette en wolof, en la traitant de mal éduquée. Bach interrompt le passage des insultes en passant au français, dans un ton plus formel, pour dire qu'il quitte la conversation. Dans l'extrait 3.4, Maguette lui répond en français, avant de passer au wolof.

Extrait 3.4

- Maguette : ok bne soiré
« ok, bonne soirée »
- Maguette : bo tékké bou niou fatté
« si tu réussis, ne nous oublie pas »
- Bach : ak yaw bo tekké bou gnou fatté
« et toi aussi, si tu réussis, ne nous oublie pas »
- Maguette : *inchala*
« s'il plaît à Dieu »
- Bach : **ok**
« ok »
- Maguette : **bne soiré**
« bonne soirée »

L'extrait comprend la clôture de la conversation à trois, en français et en wolof. Le français est utilisé pour dire **bonne soirée**, alors qu'ils demandent, en wolof, entre les énoncés en français, de ne pas être oublié si un jour l'autre devient quelqu'un. La conversation se clôt finalement avec une reprise de **bonne soirée**. Ici, la réitération se fait donc en une même langue, l'alternance est plutôt destinée à la subordination séquentielle (*sequential subordination*, Auer, 1984), à gérer un sous-thème dans la conversation. La conversation avec Bach est ainsi terminée, en français et en wolof.

Maguette et Mama continuent à communiquer, d'abord en wolof, ensuite, un changement de thème est accompagné par un passage au français, avec de nombreuses insertions de mots wolof. Dans l'extrait suivant, les deux copines échangent tout d'abord autour d'un premier thème, *Claudiel* – une partie du campus où elles ont logé toutes les deux –, et elles entament un autre sujet, un article dans le journal *Le Populaire* où deux de leurs copines ont été interviewées, pour revenir incidemment sur le premier thème.

Extrait 4.1

- Mama : clo amna nit
« il y a du monde au Claudel ? »
- Maguette : j s8 pa alé la ba
« je ne suis pas allée là-bas »
- Mama : en fait pop bou samedi bi « Anta » ak « Mariama » gno si nek
« en fait, Anta et Mariama apparaissent dans le Populaire du samedi »
- Maguette : clo j c pa tu loge
« Claudel, je ne sais pas, tu y loges ? »
- Maguette : ah prkoi
« Ah, pourquoi ? »
- Mama : wakh si situation cité
« discussion de la situation au campus »
- Mama : bi
« (article défini) »
- Mama : avec foto et tt
« avec photo et tout »

Dans cet extrait, on peut remarquer que Maguette écrit ses énoncés en français alors que Mama reste au wolof, avant de finalement passer au français elle aussi. Pourtant, il ne semble pas qu'il s'agisse d'une négociation de langues, ou d'une alternance liée aux préférences des participantes (*participant related code-switching*, Auer, 1984). Si l'on considère la conversation dans sa totalité, il n'y a pas d'indication que Maguette préfère le français comme langue de communication ou que Mama préfère le wolof, et on sait que les deux maîtrisent parfaitement les deux langues. Quand Mama passe au français, c'est suite à un de ses propres énoncés en wolof et non après un tour de parole de Maguette. Les alternances ne semblent pas avoir d'autres fonctions conversationnelles précises non plus ; leur rôle semble plutôt être de reproduire des caractéristiques du langage parlé. Le wolof urbain, dominant dans la communication orale à Dakar, est un code mixte, composé du wolof mélangé au français. L'alternance peut comprendre des mots uniques ainsi que des parties du discours plus longues, être intra-phrastique ou inter-phrastique (Swigart 1992, Thiam 1994), tout comme c'est le cas dans les extraits présentés ci-dessus. La volonté d'utiliser le wolof urbain peut aussi expliquer l'apparition des mots anglais dans les conversations (*cf.* tableau 1), mots utilisés par les jeunes citadins, notamment, quand ils parlent le wolof. Une tendance pareille est mise en évidence par Gudrun Ledegen et Mélissa Richard (2007), qui trouvent dans le chat des étudiants réunionnais une élaboration de ce qu'elles appellent un « *we-code écrit* » (*op.cit.*, 93), caractérisé par le mélange de créole et de français.

Le wolof urbain, utilisé à l'oral, est donc rendu sous forme écrite, et ceci par des étudiants qui n'écrivent qu'en français les textes les plus formels. Cette forme écrite se distingue du code mixte parlé, entre autres, par le rôle du français, qui est quantitativement plus important qu'il ne l'est d'habitude à l'oral. Elle se distingue aussi du wolof écrit officiel, enseigné à l'université et utilisé dans les œuvres littéraires, par l'alternance avec le français, bien sûr, mais aussi par l'orthographe utilisée. Si l'on veut comparer le wolof dans ces conversations à d'autres textes, il ressemble plutôt à son utilisation sur des affiches de publicité bilingues et dans des textes sur les murs à Dakar.

Les courriels

Le courriel, courrier électronique, est un moyen de communication utilisé dans le domaine formel aussi bien que dans le domaine informel et se distingue ainsi de la messagerie instantanée. Les étudiants se servent du courriel pour communiquer avec des amis, mais aussi pour communiquer avec leurs professeurs ou leurs patrons, quand ils font des stages. Beaucoup de courriels sont impersonnels ; ce sont, par exemple, des courriels de chaîne, qu'on fait suivre à ses contacts en masse. Les courriels destinés à l'entretien des rapports amicaux, amoureux ou familiaux sont peu nombreux dans les boîtes de réception des informateurs.

Le corpus n'est pas assez volumineux pour tirer des conclusions sur une répartition de langues entre ces types de courriels, mais force est de constater que les courriels formels et les courriels de chaîne ne sont jamais en langue nationale. L'origine des courriels de chaîne n'est pas nécessairement sénégalaise et quand l'objectif est d'atteindre autant de personnes que possible, le choix d'une langue internationale comme le français s'impose naturellement. Certains de ces courriels ont un contenu religieux et contiennent aussi de l'arabe. Ils peuvent ainsi être envoyés entre des personnes de nationalités différentes. Il y a une seule exception, un courriel de chaîne qui contient des mots en pulaar. Ces mots sont ajoutés par un scripteur et remplacent les mots correspondant en français qui étaient dans le courriel d'origine. Il s'agit de mots grossiers dans une blague et la modification est censée rendre la blague plus amusante.

En ce qui concerne les courriels ayant un contenu personnel, sept sont en français et neuf sont bilingues français-wolof. Dans sept des courriels bilingues, les mots français sont plus

nombreux que les mots wolofs et dans les deux restants, les mots wolofs dominent. Les trois courriels rendus ci-dessous font partie de l'échange entre « Christine », étudiante en sociologie, et un de ses copains, « Babakar ».

Courriel 1, de Babakar à Christine

boy ça se voit bayi nga ma.

Adouna dou ni.

**Comme moi je ne t'ai pas oublié
je te remets mes salutations.**

lé plu sincères

**J'ose espérer k cette année a été
une réussite pour tes études.**

Gawal paré nga done

sa ma propre sociologue.

A tres bientôt

« Mon amie, ça se voit que tu m'as laissé.

La vie n'est pas comme ça.

Comme moi, je ne t'ai pas oubliée,

je te remets mes salutations

les plus sincères.

J'ose espérer que cette année a été

une réussite pour tes études.

file vite (tes études) et tu seras

ma propre sociologue

A très bientôt »

Courriel 2, réponse de Christine

bayil naxé yi ak togn yi

j'espère que tout baigne pour toi

et que les vac ce st bien passés

porte toi bien et a+

« Cesse les mensonges et les taquineries

J'espère que tout va bien pour toi

et que les vacances se sont bien passées

porte-toi bien et à plus »

Courriel 3, réponse de Babakar

Salut

man ngay wakh da ma mounne togne

ça se voit k ta pa changée

tjrs fidele à toi-même

A part ça tout va pour le mieux

pour moi, Dieu merci

jose espérer te voir plus cette année

A bintot

« Salut

c'est moi que tu accuses de trop blaguer

ça se voit que tu n'as pas changé

toujours fidèle à toi-même.

A part ça, tout va pour le mieux

pour moi Dieu merci

J'ose espérer te voir plus cette année

A bientôt »

Christine dit elle-même que l'usage du wolof dans ces courriels est motivé par la familiarité avec Babakar. En plus, le wolof est « *plus piquant* », dit-elle, « *on se moque* ». La taquinerie est une marque d'amitié importante au Sénégal et elle est souvent associée à la langue wolof ou à d'autres langues nationales. Les extraits montrent aussi que les passages en wolof sont destinés à la taquinerie. Le français sert également à rigoler, en même temps que les parties plus sérieuses des courriels sont écrites en cette langue. Les débuts des courriels sont caractérisés par l'accusation et l'insulte, en wolof, et le choix du wolof crée un lien entre ces insultes, qui forment un dialogue indépendant, encadré. L'alternance sert, comme dans l'extrait 3.4, à la subordination séquentielle, à gérer une séquence à part :

Le wolof joue donc un rôle conversationnel dans les trois moyens de communication étudiés, les sites de rencontres, la messagerie instantanée et les courriels. L'alternance avec le français peut remplir des fonctions différentes mais il y a aussi l'alternance non marquée, inspirée par le code mixte parlé.

Les caractéristiques graphiques du wolof

La représentation du wolof dans la messagerie instantanée et dans les courriels reflète la dominance du français à l'écrit et le faible impact de l'orthographe du wolof sur l'environnement graphique. D'une part, l'écriture du wolof se distingue de l'écriture du français. Le wolof manque d'abréviations qui sont très fréquentes en français, comme **tjrs**

(toujours) (courriel 3) et d'orthographe créatives, comme **s8** (suis) (extrait 4.1). Les informateurs ont l'habitude des abréviations en français, et des orthographe créatives récurrentes communes dans la communauté francophone virtuelle. Des abréviations du wolof sont pratiquement inexistantes et on risque de ne pas être compris si on abrège des mots en cette langue. Parmi tous les textes collectés, j'ai trouvé deux exemples seulement d'abréviations en wolof, dans deux SMS.

D'autre part, les scripteurs empruntent à l'orthographe du français standard pour écrire en wolof. Certaines voyelles du corpus sont ainsi représentées par deux lettres au lieu d'une, comme indiquée dans l'orthographe du wolof, qui se base sur des principes phonémiques. Le [u], écrit *u* en wolof standard, est représenté par *ou*, comme dans *adouna* (*aduna*), (courriel 1), *dara bess soul* (*dara beesul*), (extrait 1) et le [ə] est écrit *eu*, comme dans *beug* (*bëgg*), (extrait 2). En ce qui concerne les consonnes, [x] est représenté par *kh*, comme dans *wakh* (*wax*), (extrait 3.3), le [j] est écrit *di*, comme dans *diap* (*jàpp*) (extrait 3.3). Des lettres muettes, qui n'existent pas en wolof, sont aussi ajoutées. Il y a plusieurs apparitions d'un *u* muet pour indiquer la prononciation [g] du *g*, comme dans *mangui fi* (*mangi fi*), (extrait 2). Le *e* muet, qui est souvent omis en français dans le corpus (voir *contr* (contre), extrait 3.3), est rajouté aux mots wolof : *bane* (*ban*) (extrait 3.2) et *mane* (*man*) (extrait 3.3). Ainsi, les scripteurs utilisent parfois un plus grand nombre de lettres que le nombre indiqué dans l'orthographe officielle pour écrire en wolof, alors que pour écrire en français, le nombre de caractères est diminué par rapport au standard.

Cette contradiction apparente semble résider dans trois faits qui sont liés l'un à l'autre : premièrement, les scripteurs et leurs interlocuteurs ne maîtrisent pas l'orthographe officielle, deuxièmement, l'orthographe officielle est presque invisible dans l'environnement graphique et troisièmement, les scripteurs cherchent à économiser leur communication. Si les scripteurs et leurs interlocuteurs sont passés par le système scolaire formel, c'est le français qu'ils ont appris à écrire. Certains ont étudié l'orthographe du wolof à l'université, sans qu'ils ne l'utilisent dans leur communication et ils justifient leurs choix graphiques par le manque de connaissance de l'orthographe officielle de leurs interlocuteurs. Cependant, ils ne l'utilisent pas non plus avec leurs collègues qui l'ont étudiée. Certains confirment utiliser l'orthographe wolof qu'ils ont apprise alors que les textes qu'ils ont écrits le démentent. Peut-être cherchent-ils à donner la réponse que le chercheur est censé préférer, ou bien il se peut également que leurs choix graphiques soient plus ou moins inconscients. Le problème de compréhension peut expliquer l'absence d'abréviations, qui sont susceptibles de rendre le wolof difficile à déchiffrer, mais il ne suffit pas comme explication de l'orthographe francisante, car les différences entre celle-ci et l'orthographe du wolof ne sont pas assez notables pour déranger la lisibilité.

Mes observations de l'enseignement en langues nationales et les entretiens avec les informateurs montrent que les étudiants trouvent l'orthographe du wolof compliquée. Les accents et les géminées (voyelles et consonnes) paraissent être les graphèmes les plus difficiles à manier, si l'on regarde le corpus, où la gémination standard est peu pratiquée (*diap* (*jàpp*), *manko* (*mànkoo*), extrait 3.3). Le manque d'habitude à écrire et à lire le wolof est aussi reflété dans l'agglutination et la césure divergentes de la norme, comme nous le voyons dans l'extrait 1 : *bess soul* (*beesul*) et dans l'extrait 3.1 : *silonek* (*si loo nekk*). On peut trouver des graphies et des segmentations des mots divergents dans un même texte ; dans la conversation 3, on trouve *silonek* (extrait 3.1) et *si lo nék* (extrait 3.2). La quasi-absence de l'orthographe officielle du wolof dans l'environnement graphique au Sénégal rend l'écriture correcte des langues nationales difficile à apprendre. L'orthographe des mots wolof n'est pas uniforme dans les textes des journaux, sur les murs ou dans la publicité. Les noms sénégalais, comme les noms des rues, sont écrits selon les règles du français, ce qui a familiarisé les Dakarais au wolof écrit en orthographe francisée.

Certains désignent le manque de caractères du wolof sur le clavier standard comme un obstacle à l'orthographe standardisée. Le wolof, pourtant, ne comporte pas de caractères inexistantes sur un clavier standard, à la différence du pulaar, par exemple. Ce propos touche pourtant à un autre aspect de la communication sur Internet, l'économie de l'écriture. Au cybercafé, le temps est limité et on écrit par exemple *togne* plus rapidement que *tooñ* ('taquiner', cf. courriel 3) quand on a l'habitude d'écrire en français. On trouve les touches plus vite et on n'a pas besoin de réfléchir. Écrire un wolof francisant est aussi moins risqué que d'essayer d'écrire un wolof « correct » qu'on ne maîtrise pas. De la même manière que l'usage de l'orthographe du français standard dans la communication médiatisée par les NTIC est dévalorisé par les informateurs, le recours au wolof standard peut être considéré comme « bizarre ».

Ceci ne veut pas dire que les caractéristiques de l'orthographe officielle soient absentes du corpus. Il existe des exceptions à l'orthographe francisante. Dans sa réponse à Babakar, en courriel 2, Christine utilise *x* pour [x] dans *naxé* (*nax*), comme fixé par l'orthographe officielle du wolof, qu'elle a appris à l'université. Dans ses SMS, elle utilise aussi souvent le *x* pour représenter [x] en wolof, mais elle ne suit pas nécessairement les autres règles d'orthographe, comme on le voit dans courriel 2 où elle écrit *togne* pour *tooñ*. « Oumou », qui n'a jamais appris l'orthographe du wolof, dit qu'elle a une fois vu *soxna* ('dame') écrit dans un SMS et depuis, elle écrit les [x] en wolof de la même manière. Cette graphie apparaît aussi dans l'extrait 2 : *xam* (*xam*).

Les caractéristiques orthographiques du wolof dans la communication plurilingue sur Internet ont certains effets sur les textes. L'alternance est rendue moins marquée, plus facile à écrire pour le scripteur et plus facile à lire pour le lecteur. Comme Ledegen et Richard (2007 : 89) ont trouvé une « *augmentation des "zones flottantes"* [entre le créole de la Réunion et le français] *par le jeu avec la graphie* » sur Internet, l'orthographe phonétisante du français l'approchant de l'orthographe du créole, l'orthographe francisée du wolof contribue à l'uniformisation du texte bilingue français-wolof. L'orthographe participe ainsi à ce qui peut être considéré comme des prémisses à l'usage d'un code mixte à l'écrit. Il est possible qu'avec le temps, les caractéristiques de la codification officielle, plus économiques (comme *x*), se répandent dans les NTIC et soient intégrées dans le code mixte en élaboration.

Conclusion

Le wolof a un rôle à jouer sur Internet. Quand les étudiants de Dakar communiquent, à travers les sites de rencontres, les courriels ou la messagerie instantanée, le wolof est mobilisé comme une ressource importante. Son importance est quantitativement secondaire à celle du français, mais il remplit des fonctions conversationnelles et stylistiques dans les textes au même niveau que le français. Ces fonctions sont transmissibles à d'autres textes aussi, le wolof a un rôle à jouer à l'écrit.

Son rôle est de communiquer des messages, de marquer des changements dans l'organisation de la conversation, de taquiner. D'un autre côté, il est utilisé comme langue ressource dans l'élaboration d'un code mixte écrit, utilisé sur Internet et inspiré par le wolof urbain. Les caractéristiques graphiques du wolof contribuent à l'émergence de ce code, en rapprochant le wolof du français. En même temps, les écritures des deux langues divergent, en ce qui concerne les abréviations et les graphies créatives. La recherche d'une économie de l'écriture donne des résultats graphiques différents dans chaque langue.

La communication personnelle sur Internet est ainsi un domaine où le wolof est utilisé dans le cadre d'un message textuel. En ce qui concerne un grand nombre d'internautes, c'est peut-être la première fois qu'ils écrivent en cette langue (à l'exception de l'usage du wolof dans les

SMS). Sans aucun doute, l'usage du wolof sur Internet contribue à renforcer son statut de langue de communication écrite. Et le jeu vient seulement de commencer. Il sera intéressant de suivre les réactions à la mise en service des logiciels en wolof et leur impact sur l'usage du wolof dans les NTIC, quantitativement, qualitativement et en ce qui concerne l'orthographe.

Bibliographie

- AUER P., 1984, *Bilingual Conversation*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins (Coll. Pragmatics and Beyond).
- AUER P., 1995, « The Pragmatics of Code-Switching: A Sequential Approach », dans L. Milroy and P. Muysken (eds.), *One Speaker, Two Languages. Cross-disciplinary Perspectives on Code-Switching*, Cambridge, Cambridge University Press, pp. 115-135.
- BA A., 2003, *Internet, cyberspaces et usages en Afrique*, Paris, L'Harmattan.
- BATIK (*Bulletin d'analyse sur les technologies de l'information et de la communication*), 2008, lettre d'information électronique mensuelle publiée par, l'Observatoire sur les systèmes d'information, les réseaux et les inforoutes au Sénégal (OSIRIS), n° 107.
- CAMARA E., NSTADI C., REY V., VERONIS J., 1995, « Traitement informatique des langues africaines : problèmes et perspectives ». Disponible sur Internet : <http://www.lpl.univ-aix.fr/projects/alaf/ALAI.html>.
- CHENEAU-LOQUAY, A., (dir.), 2004, *Mondialisation et technologies de la communication en Afrique*, Paris, Karthala/Maison des Sciences de l'Homme de l'Aquitaine.
- DANET B., HERRING S. C. (dirs.), 2007, *The Multilingual Internet. Language, Culture and Communication Online*, Oxford University Press.
- DEUMERT A., MASINYANA S. O., 2008, « Mobile Language Choices - The Use of English and isiXhosa in Text Messages (SMS) : Evidence From a Bilingual South African Samples », *English World-Wide*, vol. 29, n° 2, pp. 114-147.
- DIOP M. C. (dir.), 2002, *Le Sénégal à l'heure de l'information. Technologies et société*, Paris, Karthala/Institut de recherche des Nations Unies pour le développement social, (Coll. Hommes et sociétés).
- GUIGNARD T., 2004, « Les accès publics à Internet au Sénégal : une émergence paradoxale », dans Chéneau-Loquay A., (dir.), *Mondialisation et technologies de la communication en Afrique*, Paris, Karthala/Maison des Sciences de l'Homme de l'Aquitaine, pp. 209-236.
- HINRICHS L., 2006, *Codeswitching on the Web. English and Jamaican Creole in E-mail Communication*, Amsterdam/Philadelphia, John Benjamins (Coll. Pragmatics and Beyond 147).
- LAFITE A., 2001, *Les cybercentres au Plateau. Enquête sur les lieux et les usages de l'Internet*, rapport de stage, Bordeaux, 2^{ème} année IEP. Disponible sur Internet : http://www.osiris.sn/IMG/pdf/Cyber_DKR_Lafite.pdf.
- LEDEGEN G., RICHARD M., 2007, « 'Jv me prendre un bois monumental the wood of the century g di' Langues en contact dans quatre corpus oraux et écrits 'ordinaires' à la Réunion », *Glottopol* n° 10, pp. 86-100. Disponible sur Internet : http://www.univ-rouen.fr/dyalang/glottopol/numero_10.html.
- MAFU S., 2004, « De la tradition orale à l'ère de l'information : le cas de la Tanzanie », *International Journal on Multicultural Societies (IJMS)*, UNESCO, vol. 6, no. 1, pp. 125-145. Disponible sur Internet : www.unesco.org/shs/ijms/vol6/issue1/art4.

- MCCLURE E., 2001, « Oral and Written Assyrian-English Codeswitching », dans Jacobson R. (dir.), *Codeswitching Worldwide*, vol. 2, New York, Mouton de Gruyter (Coll. Trends in Linguistics. Studies and Monographs, no. 126), pp.157-192.
- ONGUENE ESSONO L. M., 2004, « Langues nationales et NTIC : éclosion linguistique ou phagocytose ? », dans Chéneau-Loquay A., (dir.), *Mondialisation et technologies de la communication en Afrique*, Paris, Karthala/Maison des Sciences de l'Homme de l'Aquitaine, pp. 307-320.
- SAGNA O., 2001, *Les technologies de l'information et de la communication et le développement social au Sénégal. Un état des lieux*, document du programme Technologies et société, n° 1, janvier 2001, Dakar, Institut de recherche des Nations Unies pour le développement social. Disponible sur Internet : <http://www.osiris.sn/IMG/pdf/doc-57.pdf>.
- SEBBA M., 2007, *Spelling and Society*, Cambridge University Press.
- SWIGART L., 1992, « Two Codes or One ? The Insider's View and the Description of Codeswitching in Dakar », dans Eastman C. (dir.), *Codeswitching*, Clevedon/Philadelphia/Adelaide, Multilingual Matters Ltd., pp. 83-102.
- THIAM N., 1994, « La variation sociolinguistique du code mixte wolof-français à Dakar, une première approche », *Langage et société*, n° 68, Paris, Maison des Sciences de l'Homme, pp. 11-33.

Sitographie

- [http://ff.wikipedia.org/wiki/Hello_ja_%C9%93%C9%93orgo](http://ff.wikipedia.org/wiki>Hello_ja_%C9%93%C9%93orgo) (Wikipedia en pulaar).
- http://portal.unesco.org/culture/fr/ev.php-URL_ID=36383&URL_DO=DO_PRINTPAGE&URL_SECTION=201.html (site sur « The Pulaar Project »).
- www.123love.com (site de rencontres).
- www.amitie.fr (site de rencontres).
- www.amour.fr (site de rencontres).
- www.bm.wikipedia.org (Wikipedia en bamanankan, bambara).
- www.planete-senegal.com (portail sénégalais avec des forums de discussion en wolof, pulaar, sereer).
- www.pulaagu.com (portail en pulaar).
- www.rewmi.com (journal sur le web, usage du wolof dans les commentaires des articles, entre autres).
- www.santati.net (site de la confrérie mouride. Le wolof est utilisé dans le livre d'or, entre autres).
- www.senediaspora.com (site avec des forums et annonces divers, forums de discussion en wolof, pulaar et sereer).
- www.senegalaisement.com (portail sénégalais, forums de discussion en wolof, pulaar et sereer).
- www.seneweb.com (portail sénégalais avec un forum consacré à la discussion en langues nationales et des discussions autour d'autres thèmes où le wolof est utilisé).
- www.walf.sn (édition web du journal *Walfadjri*, usage du wolof dans les commentaires des articles, entre autres).
- www.wo.wikipedia.org (Wikipedia en wolof).
- www.xibar.net (journal sur le web, usage du wolof dans les commentaires des articles, entre autres).

Tous les sites ont été consultés le 24.09.08.

GLOTTOPOL

Revue de sociolinguistique en ligne

Comité de rédaction : Michaël Abecassis, Salih Akin, Sophie Babault, Claude Caitucoli, Véronique Castellotti, Régine Delamotte-Legrand, Robert Fournier, Emmanuelle Huver, Normand Labrie, Foued Laroussi, Benoit Leblanc, Fabienne Leconte, Gudrun Ledegen, Danièle Moore, Clara Mortamet, Alioune Ndao, Gisèle Prignitz, Georges-Elia Sarfati.

Conseiller scientifique : Jean-Baptiste Marcellesi.

Rédacteur en chef : Clara Mortamet.

Comité scientifique : Claudine Bavoux, Michel Beniamino, Jacqueline Billiez, Philippe Blanchet, Pierre Bouchard, Ahmed Boukous, Louise Dabène, Pierre Dumont, Jean-Michel Eloy, Françoise Gadet, Marie-Christine Hazaël-Massieux, Monica Heller, Caroline Juilliard, Jean-Marie Klinkenberg, Jean Le Du, Marinette Matthey, Jacques Maurais, Marie-Louise Moreau, Robert Nicolai, Lambert Félix Prudent, Ambroise Queffelec, Didier de Robillard, Paul Siblot, Claude Truchot, Daniel Véronique.

Comité de lecture pour ce numéro : Anne-Caroline Fiévet (Université René Descartes, Paris V), Annie Lenoble-Bart (IUT Michel de Montaigne, Bordeaux III), Carole de Féral (Université de Nice-Sophia Antipolis), Caroline Juilliard (Université René Descartes, Paris V), Didier de Robillard (Université François Rabelais, Tours), Isabelle Pierozak (Université François Rabelais, Tours), Jacky Simonin (Université de La Réunion), Michael Rinn (Université de Bretagne Occidentale, Brest), Pierre Fandio (Université de Buéa), Valentin Feussi (Université de Douala).